

Bible

Thomas RÖMER, *La première histoire d'Israël. L'école deutéronomiste à l'œuvre*, Labor et Fides, Le monde de la Bible n° 56, 2009, 216 p., 22 €.



Le Deutéronome, dernier livre de la Torah, commence par le premier discours de Moïse et s'achève sur le récit de sa mort. Il offre ainsi une véritable biographie du premier des prophètes bibliques. Il faut cependant inclure ce livre dans un corpus qui

comprend un prologue, la Genèse, suivi de l'Exode, puis des livres historiques (Josué, Juges, Samuel, Rois).

Il y a là une construction complexe que les exégètes ont tenté de clarifier depuis trois siècles, et dont Thomas Römer dessine le panorama et dresse le bilan. Il le fait avec une grande précision dans l'analyse et les références. C'est ce qui fait la valeur de l'ouvrage. Au-delà de leurs différences, les livres deutéronomiques traduisent des points communs qui les rapprochent par leur style et leur vocabulaire, tels que la traversée du Jourdain, la conquête de la Terre, l'exhortation lancinante de ne pas adorer de divinités en dehors du Dieu unique, des malédictions prémices de la déportation, et de la tragique destruction de Jérusalem et du Temple.

Manifestement, la proximité des thèmes successifs, a conduit les chercheurs à déborder le

cadre du seul Deutéronome pour penser une histoire beaucoup plus large : celle de l'« *histoire deutéronomiste* » avec, non pas un rédacteur unique mais toute une école d'écrivains dont la pensée et l'écriture est liée aussi bien à la société de leur époque, à sa situation historique, qu'aux débats idéologiques qui l'ont agitée.

Tel est l'enjeu de l'ouvrage à définir ; *Hexateuque*, *Pentateuque* ou *Tétrateuque* ? C'est avec Martin Noth que naîtra l'hypothèse d'une histoire deutéronomiste cohérente. Son Deutéronomiste, *éditeur* et *auteur*, devient, avec lui, un *historien* usant de traditions remaniées, orientant son texte vers la catastrophe finale : Jérusalem détruite, l'exil. Ses successeurs poursuivront son œuvre pour la compléter ou la modifier.

Pour préciser ces notions, on peut définir une idéologie de la centralisation du culte comme de tout pouvoir économique et politique, axée sur le temple de Jérusalem qui devient un microcosme, un « *maqôm* », le refus d'une conquête pacifique de la Terre, selon la volonté de YHWH. Les premiers Israélites étant, de fait, les indigènes cananéens des hauteurs de Canaan. Une insistance particulière porte sur Ezékias et Josias, un David *redivivus*, comme carrefour de l'histoire deutéronomiste des *Rois*, avec l'heureuse découverte du livre de la Loi dans le temple et l'approbation de la prophétesse Hulda, pure fiction littéraire et historique à la manière des rois Assyriens, dont les auteurs imiteront les récits de conquête, militaristes et nationalistes. YHWH lui-même prend les traits d'Assur chez Josué. La royauté, avec l'exil et la déportation, se révélera un échec certain. David apparaît alors, dans une « *histoire de la cour* », comme un roi faible et irrésolu et non le modèle ima-

giné; mais nous trouvons l'opinion inverse à l'époque de Josias.

L'hypothèse initiale d'une « Histoire » deutéronomique unifiée est cependant abandonnée ou reprise en un sens différent aujourd'hui, par la plupart des chercheurs. Cette histoire se fonde à partir de l'exil, et jusqu'à la période perse, sous forme d'une littérature de propagande due aux scribes et fonctionnaires de Jérusalem. L'immense empire davidique et salomonien apparaît bien comme purement fictif et idéologique, destiné à construire un passé glorieux à Israël. L'exil va devenir le mythe fondateur du judaïsme à l'époque perse. L'idéologie monothéiste se renforce sous Cyrus, pour remplacer la monolâtrie antérieure et débiter une ère nouvelle. La dernière révision consistera à remplacer le culte du Temple par la lecture du Livre et la « *circconcision du cœur* », vers une « *nouvelle conquête* ».

Olivier LONGUEIRA

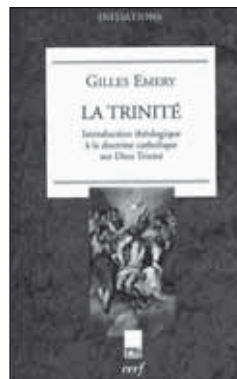
**Nous avons reçu à L&V
et nous vous signalons :**

Mgr Michel DUBOST, *Qui pourra nous séparer de l'amour du Christ ?* Desclée de Brouwer, 2010, 322 p., 17 €. Lecture spirituelle de la lettre de Saint Paul aux Romains.

Christine JOURDAN, *Foi, espérance, amour chez Saint Paul. Aux sources de l'identité chrétienne*, Cerf, 2010, 192 p., 19 €. Lecture méthodique du texte paulinien replacé dans son contexte.

Théologie

Gilles EMERY, *La Trinité. Introduction théologique à la doctrine catholique sur Dieu Trinité*, Cerf, 2009, 208 p., 15 €.



Ce à quoi aucun article d'encyclopédie ne peut prétendre, le frère Gilles Émery nous le livre en deux cents pages : une présentation concise, approfondie, méthodique de la doctrine catholique en matière de théologie trinitaire – Filioque et position

de la monarchie du Père compris. Le point de départ est situé dans la foi et la pratique doxologique de l'Église elle-même. Le point d'arrivée, au terme de l'examen des missions invisibles du Fils et de l'Esprit, nous reconduit au mystère de l'Église.

Entretemps, les acquisitions conceptuelles de la théologie trinitaire sont rendues accessibles : doctrine de l'Unité de nature et Trinité des personnes, dans l'opposition des relations d'origine qui les distinguent réellement; explication aussi de la doctrine thomassienne de la relation subsistante. La précision de la présentation ne tombe pas dans la technicité mais conduit plus haut : vers l'horizon contemplatif d'une théologie qui se veut d'abord un exercice spirituel. Cet exercice est conduit dans la conscience que nos avancées dans l'intelligence du Mystère sont régulées par l'analogie. Ce qui est pensé vise le Mystère et jamais ne compte l'épuiser.

Cette introduction ouvre de nombreuses vi-

sites dans l'héritage patristique: d'Irénée de Lyon à Maxime le Confesseur et Jean de Damas en passant par les trois cappadociens. Elle examine avant tout avec soin le dossier des enracinements bibliques de la foi trinitaire, et l'Écriture n'y est pas convoquée comme une autorité qui céderait le pas aux Pères ou à saint Thomas d'Aquin. Bien plutôt, elle jalonne le parcours et s'y affirme à chaque étape. Comme le laisse deviner son titre, le texte ne prétend pas approfondir les débats trinitaires récents: en revanche, à la lecture de cette introduction, comprendre comment ces débats ont pu naître et ce qu'ils essayent de dire devient réellement possible.

Philippe DOCKWILLER, o.p.

Bernard SESBOUE, *L'Esprit sans visage et sans voix. Brève histoire de la théologie du Saint-Esprit*, Desclée de Brouwer, 2009, 118 p., 12 €.



Que ou qui disons-nous en parlant du Saint Esprit? En quoi est-il théologiquement une personne de la Trinité? Fidèle à sa méthode généalogique, Bernard Sesboué porte cette question majeure du témoignage biblique aux théologies contemporaines en passant par les élaborations patristiques et le débat sur la procession.

En-deçà des concepts philosophiques, la question posée à l'Écriture est de savoir si l'Esprit est simple force ou sujet divin. S'il

est sujet, c'est « autrement » que le Père et le Fils: « sans visage et sans voix ». Il ne parle pas mais fait parler (les prophètes, les apôtres, l'Eglise). Il n'est pas un vis-à-vis, un « tu » mais un « il », au plus profond de nous. L'Écriture fait aussi apparaître un ordre normatif (Père, Fils, Esprit) dessinant le mouvement d'envoi de Dieu vers nous, mais qui en Occident tend à masquer la réciprocité soulignée par l'Orient entre Fils et Esprit.

Ces données fondent les confessions trinitaires et les développements patristiques, l'Esprit étant objet de foi et sujet qui la confesse. Or la contestation au IV^{ème} s. de sa divinité porte sur son « être sujet ». L'élaboration de la notion de personne vise en réponse à traduire l'horizon sémitique dans des catégories gréco-latines, avec les mêmes ambiguïtés qu'en christologie. « Procédant » éternellement de Dieu, l'Esprit est relation, en Dieu « fine pointe de la divinité » (O. Boulnois), en l'homme inspiration divine. S'il est dit « personne », c'est donc en un sens analogique, entre Dieu et l'homme comme à l'intérieur de la Trinité, et l'équivocité de la notion rend compte de la querelle médiévale sur la procession. Or les différences théologiques légittimes ayant été durcies par les controverses, des tentatives théologiques de part et d'autre doivent, selon BS, permettre de les dépasser dans un accord œcuménique.

De fait et en réponse au reproche émanant de l'Orient, la réflexion sur l'Esprit comme personne s'est considérablement développée au XX^{ème} s. et BS l'analyse chez cinq théologiens d'Occident. Pour H. Mülhen, l'Esprit est un « nous » dans la Trinité comme dans l'Eglise, perspective occidentale qui reste à équilibrer. Selon Y. Congar, il est « Dieu lui-même en tant qu'il est communiqué », dans

l'Église « co-instituant » avec le Fils. L. Bouyer privilégie la tradition orientale et le rôle à la fois inspirateur et consolateur de l'Esprit. Chez K. Rahner, l'expérience transcendantale permet de penser l'Esprit comme « inconscient divin », en ce sens « méta-personnel ». H. Urs von Balthasar le fait voir comme liberté libérante, exégète du mystère, personnalisant et supra-personnel, sans toutefois lier tous ces traits. Avec F. X. Durrwell, l'Esprit est avant tout puissance et engendrement : on retrouve alors la difficulté initiale.

Voici donc un petit livre sur une grande question, qui engage le proprement chrétien. D'où son intérêt certain et ses inévitables limites : nourri de pensées inspirées/inspirantes, attentif aux questions, c'est d'abord un outil qui appelle au travail.

Maud CHARCOSSET

**Nous avons reçu à L&V
et nous vous signalons :**

Dieu Trinité d'hier à demain, avec Hilaire de Poitiers, sous la direction de Dominique BERTRAND, Cerf, 2010, 554 p., 64 €. Actes du congrès-colloque du Futuroscope de Poitiers, de novembre 2002.

Mgr Raymond BOUCHEX, ***Vivre Vatican II***, Parole et Silence, 2009, 234 p., 19 €. Présentation des décrets du concile. *À la découverte de Vatican II* présentait ses constitutions.

Gustave MARTELET, ***N'oublions pas Vatican II***, Cerf, 2010, 134 p., 10 €. Brève présentation des textes majeurs de Vatican II par un expert invité au Concile.

Théologie morale

Alain DURAND, ***Dieu choisit le dernier***, Cerf, 2009, 142 p., 13 €.



Ce petit livre est une méditation sur le cœur de la foi, à partir d'une réflexion sur ce qu'est notre humanité dans sa radicalité, c'est-à-dire réduite à sa plus simple expression, dépouillée de tous ses attributs de pouvoir et d'argent. Car Dieu se révèle dans l'humain,

jusque dans son humanité nue, celle du pauvre, du faible, du plus petit, celui qui n'est qu'attente de reconnaissance par un autre.

L'auteur part d'une réflexion philosophique sur l'homme comme être de relation, se réalisant comme tel dans la conscience de sa fragilité qui lui fait faire l'expérience de l'autre et l'expérience de soi indépendamment des qualifications sociales. Reconnaître l'humanité du pauvre, c'est prendre conscience de notre égalité en humanité ainsi que de notre propre fragilité.

C'est une appréhension globale de la vie chrétienne qui est ensuite développée, y compris dans sa traduction en exigence politique, exigence qui n'arrive pas à se traduire dans les faits, car nos sociétés se révèlent sans doute « incapables de remettre en cause la richesse elle-même ».

Lorsque l'on voit le Dieu de la Bible se manifester à l'homme, c'est en donnant la priorité au plus faible, au cadet plutôt qu'à l'aîné, au

peuple opprimé plutôt qu'au puissant égyptien. C'est trop constant dans la Bible, remarque l'auteur, pour ne pas être chargé de sens. Jésus se comporte de la même manière. Sans être lui-même au rang des plus pauvres, il se reconnaît frère en humanité du plus pauvre, sans exclure pour autant le riche ou le puissant. « La pauvreté n'est pas une situation canonisée par Jésus », mais il témoigne de ce que « les catégories de puissance et de richesse, et à plus forte raison celles de domination et d'exploitation, ne sont pas des médiations susceptibles de révéler la nature du Dieu qui se manifeste en l'humanité de Jésus ».

A fil des pages, c'est toute une spiritualité de la « pauvreté » qui est esquissée, c'est-à-dire la vie chrétienne dans son ensemble, vue dans cette perspective. La pauvreté spirituelle, en laquelle peut se résumer la vie chrétienne, est résumée en deux termes : confiance et humilité. Accepter que tout soit reçu nous invite à nous décentrer par rapport à nous-mêmes et à nous faire exister devant un Autre. Cela conduit à la confiance. Et l'humilité ne consiste pas à se mettre au-dessous des autres, mais à se situer à sa juste place. Elle coïncide avec la vérité. Pour ne pas se tromper par rapport à soi, elle se réfère au jugement d'autrui. Accepter d'être servi pour servir à notre tour selon la leçon du lavement des pieds par le Christ. « La charité est le sens et le but de l'humilité ».

C'est une spiritualité centrée sur l'incarnation. Mais « confesser que Dieu s'est fait homme est tout à la fois fondamental et gravement insuffisant ». Une fusion de Dieu avec l'homme n'aurait pas de sens. Dieu ne s'est pas fait « homme en général », mais cet homme singulier que fut Jésus de Nazareth, qui « s'est humanisé peu à peu » au cours de sa croissance

ce dans une famille humble, dans un peuple, dans une culture, et qui s'est ouvert à l'autre, à l'étranger, à l'universalité humaine.

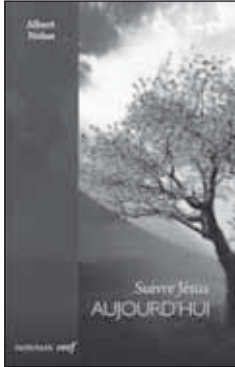
Jésus a choisi « un mode de vie itinérant... avec toutes les ruptures que cela implique, notamment par rapport à sa famille ». Homme de relations sans en être prisonnier, « il nous ouvre la double voie de la connaissance de Dieu : un Dieu qui se loge au cœur des relations à l'autre et un Dieu qui ébranle le champ des rapports humains... Dieu est au cœur de nos relations sans en être jamais prisonnier ». La souffrance du pauvre, vécue par le Christ sur la croix, nous fait nous interroger sur Dieu et sur ce que signifie être croyant : « Comme croyants, nous cherchons à connaître Dieu... à partir de l'humanité crucifiée de Jésus ». Et voilà qui bouleverse radicalement notre représentation de Dieu et nous laisse face à une aporie : la souffrance, question sur Dieu dont la réponse nous échappe.

Certaines formulations auraient pu être affinées. Par exemple : le mot « certitude », concernant la résurrection, ou parler de « convictions » pour désigner ce que le Christ ne veut pas renier au prix de sa mort. Également : « Le pauvre est parmi nous l'icône du Christ », façon de s'exprimer certes courante pour un croyant, mais pouvant donner à penser que le pauvre n'est pas reconnu d'abord pour lui-même. Et l'on pardonnera facilement un lapsus (p. 85) : « Jésus est venu pour les justes, non pour les pécheurs » ! Ce petit livre d'une grande densité permet d'approfondir bien des implications du mystère de l'incarnation en lui-même et sur la façon de se comporter en chrétien.

Guy de LONGEAUX

Spiritualité

Albert NOLAN, *Suivre Jésus aujourd'hui*, Novalis, Québec, 2009, 256 p., 22 €.



En 1979, Albert Nolan, o.p. publiait *Jésus avant le Christianisme*, et en 1991 *Dieu en Afrique du Sud*. Quand il propose, préfacé par le joyeux Timothy Radcliffe, *Suivre Jésus aujourd'hui*, il s'agit toujours de dégager la

présence vive de Jésus, dans la conscience que le christianisme est toujours menacé de l'étouffer s'il ne lui fait place *dans et pour notre présent*.

La première partie scrute donc « Les signes de notre temps » dans leur ambiguïté : soit profonde de spiritualité en ses manifestations éclatées ; faillite de l'individualisme, illusion mortifère ; risques et chances de la mondialisation ; ressources nouvelles de la science. La deuxième partie s'attache au cœur, la spiritualité de Jésus — ce qui sous-tend toute son attitude — éclairée à partir de trois grands traits : la subversion que Jésus instaure en son temps ; son esprit prophétique et mystique ; la priorité accordée à la guérison de l'homme entier. Le sous-titre précise : *une spiritualité de la liberté radicale*, car c'est bien là celle de Jésus, à laquelle il veut nous ouvrir. D'où la visée des deux dernières parties, la troisième élucidant les conditions de « La transformation personnelle aujourd'hui » : silence et solitude qui relient en vérité, humble lucidité sur soi, esprit de reconnaissance, d'enfance et d'abandon — non d'infantilisme ou de dé-

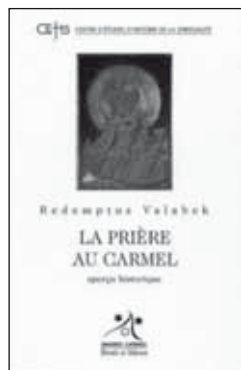
mission. Donnant accès à la racine elle-même (quatrième partie), « Jésus et l'expérience de ne faire qu'un » : avec Dieu, soi-même, les autres, et l'univers. Sans confusion ni aveulement.

Une telle radicalité n'est-elle pas suspecte de séparer le Jésus historique du Christ de la foi ecclésiale ? De fait, certains raccourcis sur le statut du dogme, le ministère du prêtre sont en eux-mêmes discutables. Mais le propos déclaré est moins d'ignorer l'épaisseur christologique de la foi que de la rafraîchir à même la nouveauté de Jésus, la décision de le « prendre au sérieux » dans une approche adaptée à notre postmodernité. Radicales sont donc la spiritualité, la liberté qui s'enracinent au plus près de leur source, en Jésus, dans sa relation au Père. Non déliées du christianisme mais en lui si puissamment reliées au Christ *Jésus* qu'elles peuvent rejoindre chacun dans la vérité de son humanité, quelle que soit sa situation religieuse.

En 1979, Nolan écrivait : « Si notre recherche de la vérité nous conduit à la foi en Jésus, ce ne sera pas parce que nous aurons tenté de sauver la foi à tout prix, mais parce que nous l'aurons découverte comme le seul chemin qui puisse nous sauver ou nous libérer... Ce qui m'intéresse, ce sont les hommes, les souffrances quotidiennes de millions d'hommes... Mon projet, c'est de découvrir ce qu'on peut y faire ». Si la perspective était alors plus résolument historique, ce projet-là anime toujours l'auteur. Ce qu'il réussit ici à faire entendre, c'est, adressée à tous dans un langage direct, la forte, réjouissante et actuelle invitation du Christ Jésus lui-même.

Maud CHARCOSSET

Redemptus VALABEK, *La prière au Carmel. Aperçu historique*, Parole et Silence, coll. Grands Carmes, 2009, 228 p., 20 €.



La prière au Carmel tire ses origines de la montagne du même nom, en Palestine, où selon la tradition de l'Ancien Testament le prophète Élie se retirait. C'est depuis cette montagne que les premiers ermites reçurent de saint Albert une Règle, qui deviendra

très vite une norme de vie. Leur charisme dans l'Eglise est d'éduquer « à la conscience de la présence de Dieu », en évitant tout ce qui peut la disperser et la centrant sur le Christ.

En sept chapitres, l'auteur passe en revue les principaux témoins de la tradition priante et mystique du Carmel non réformé. Nous apprenons à connaître Nicolas le Français, auteur de *La Flèche de Feu*, Baptiste de Mantoue, Michel de Bologne, Maria Petyt et bien d'autres, ainsi que l'importance de l'*Institution des Premiers Moines*, publiée par le catalan Philippe Ribot, qui manifeste la référence au prophète Elie. Valabek souligne l'importance de la réforme de Touraine, qui va influencer l'Ordre jusqu'à nos jours, notamment dans ses efforts d'intériorisation, ou en développant la prière mentale.

Un des mérites indiscutables de cet ouvrage est de mettre en lumière toute une série de figures restées dans l'ombre des deux grands Docteurs Thérèse d'Avila et Jean de la Croix. La comparaison avec d'autres Ordres, notamment les mendiants, est éclairante: l'auteur

revendique pour le Carmel « une position intermédiaire entre l'intellectualisme de l'école dominicaine et le volontarisme des Franciscains » (p. 48). Ainsi l'affectivité ou prière affective trouve dans le Carmel davantage son lieu d'épanouissement, comme chez Dominique de Saint-Albert, un disciple de Jean de Saint-Samson.

Valamek présente avec quelques réserves la tradition thérésienne quant à la suppression du chant de l'office par Sainte Thérèse « afin d'avoir plus de temps pour la prière mentale » (p. 32) pour insister sur la prière liturgique comme le lieu normatif de la tradition carmélitaine non-réformée, insistance par moments obsessionnelle et qui peut éclairer les rapports complexes des deux branches du Carmel.

Joseph de ALMEIDA MONTEIRO, o.p.

Dominique BARTHELEMY, *Le pauvre choisi comme Seigneur. La Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres*, édition préparée par Adrian SCHENKER et Laura BRUSOTTO, Cerf, 2009, 20 €.



Comme l'explicite l'avertissement au lecteur, cet ouvrage est la reprise d'un certain nombre d'interventions du Père Dominique Barthélemy, exégète dominicain, lors de sessions organisées par les Petites Sœurs de Jésus. Il n'a

donc pas le caractère achevé d'une œuvre écrite par l'auteur lui-même.

Dans sa préface, le Cardinal Martini résume

très bien le propos de l'auteur : « Partant de la prédication du règne de Dieu faite par Jésus, il remarque comment, dès le début, une telle prédication est étroitement liée à la pauvreté : 'Bienheureux vous les pauvres', 'Aux pauvres est annoncé le règne de Dieu'. [il examine] les différents chemins du chrétien en ce qui concerne la pauvreté et la richesse, pour faire comprendre les contextes où la gravité et la force de cette attitude fondamentale apparaissent dans tout leur relief [...] [il] montre comment la pauvreté est essentielle pour saisir le mouvement de la Rédemption et peut être considérée comme le symbole clé de l'action de Jésus et de l'Église. » (p. 8-9).

Dans la première partie (« Le choix du Très-Haut »), nous trouvons, p. 32, deux affirmations qui sous-tendent l'ensemble de la réflexion. Tout d'abord : « Est riche celui qui a la possibilité d'un avenir » (mais l'auteur reconnaît que « ce n'est cependant pas le sens habituel que l'on donne au mot richesse. »). Quant à la pauvreté, elle est caractérisée par le « manque d'estime », car « le premier besoin de l'homme n'est pas d'être aimé, mais d'être estimé, c'est-à-dire d'exister comme valable pour quelqu'un. ».

Dans la deuxième partie (« Chemins d'hommes »), on trouve explicitée, p. 44, une consigne très simple : « Que doit faire le riche ? Il doit apporter [au pauvre] la certitude qu'il existe pour Dieu ». Cependant, la catégorisation « pauvre » et « riche » n'est pas figée dans la réalité et l'auteur est conduit à affirmer : « Ce qui est au centre du mystère de la pauvreté et de la richesse, c'est la conversion du pécheur. Un riche peut devenir pauvre » (p. 51), affirmation qui commande toute la suite de la réflexion. En finale de cette deuxième partie, on notera un long développement sur justice et droit.

Les deux dernières parties de l'ouvrage (« L'œuvre de la création » ; « Les circonstances de la rencontre ») s'éloignent notablement du thème initial. Après un chapitre préliminaire sur les mises en cause des affirmations bibliques par le développement des sciences modernes, la troisième partie développe une réflexion autour de la création : « par déracinement » (pp.105-110), « dans la miséricorde » (pp.111-132), « par le pauvre » (pp.133-155). « La première création est de s'éveiller comme existant. La seconde création se fait par la mise en cause de mon droit à exister par la présence d'autrui. Elle se réalise par le choix d'autrui comme prochain » (p. 151).

La quatrième partie constitue un ensemble assez disparate, mais riche de réflexions très suggestives sur le décalogue (pp.157-166), la transcendance sous le signe de l'intimité (pp.175-178), le sens du baptême (pp.180-188), l'eschatologie (pp.194-206) avec une comparaison tirée de la situation vécue par l'embryon comme première analogie de notre passage par la mort pour ressusciter. Cette partie se conclue par une réflexion sur le sens du mal et la naissance de l'humanité.

Bernard-Dominique MARLIANGEAS, op

**Nous avons reçu à L&V
et nous vous signalons :**

Jaime GARCIA, *L'amitié de Dieu. Saint Thomas de Villeneuve maître de spiritualité augustinienne*, Cerf, 2009, 156 p., 16 €. Petit traité de vie spirituelle à partir de l'œuvre d'un maître du XVI^{ème} siècle.

Société

Pierre de CHARENTENAY, *Les nouvelles frontières de la laïcité*, Desclée de Brouwer, 2009, 220 p., 17 €.



Directeur de la revue *Etudes*, l'auteur nous invite à mieux connaître une laïcité qui ne se limite pas aux rapports des Eglises et des Etats, mais qui prend en compte l'évolution du phénomène religieux lui-même. Après avoir noté l'absence d'une

définition satisfaisante de la laïcité, il en propose une typologie tirée des constats historiques dans différents pays : laïcité de séparation, de rejet, de reconnaissance, de coopération.

L'histoire de la laïcité en France témoigne de ces différences : du Concordat napoléonien de 1804 à une séparation imposée par l'Etat en 1905, puis des arrangements après la première guerre mondiale, jusqu'au financement de postes d'enseignants dans les écoles catholiques ayant signé contrat avec l'Etat en 1959 jusqu'aux déclarations du président Sarkozy sur la laïcité ouverte et l'apport du catholicisme à la société (voir son livre publié par les éditions du Cerf en 2004, *La République, les religions, l'espérance*). Le contexte change, comme l'illustre la remarque ironique de René Rémond, pour qui le centenaire de la loi de séparation célèbre en 2005 l'adieu à la religion catholique à l'heure où la République très laïque se doit d'accueillir une nouvelle religion : l'Islam.

Dans les rapports entre l'Eglise et l'Etat, Pierre de Charentenay note l'ambiguïté de l'Eglise catholique à la suite du Concile Vatican II qui, d'une part, ouvre largement le dialogue avec le monde et avec les autres Eglises et religions avec des textes comme *Dignitatis Humanae* et *Gaudium et Spes*, en reconnaissant la liberté de la conscience humaine, tout en produisant par la suite des textes qui prolongent la culture intransigeante de la Curie romaine, comme *Humanae vitae* (1968). De fait, les décennies qui ont suivi Vatican II ont vu la montée d'un intransigeantisme catholique qu'ont illustré en France en 2007 l'affaire du Téléthon et celle du cardinal Martino, de Justice et Paix, invitant les catholiques à cesser leur soutien à Amnesty International (p. 88-99). Ces faits divers tournent autour de la « défense de la vie » : financement de recherches sur l'embryon, aide à l'avortement de femmes violées. Aux Etats-Unis, l'épiscopat a majoritairement pris le flambeau du lobby *pro-life* et mené campagne contre la candidature de Barack Obama qui n'a pas suivi les positions anti-avortement de son prédécesseur.

La diversité des situations est grande. L'auteur s'intéresse aux pratiques des différents pays : l'Amérique philo-cléricale, la coopération allemande, l'Italie très romaine, la Belgique divisée, la changeante Espagne, l'imbroglio turc, le cas philippin. Il passe en revue l'attitude des diverses religions : le catholicisme et le tournant de Vatican II, le protestantisme avec ses églises traditionnelles liées aux Etats de tradition luthérienne ou anglicane et son effervescence évangélique à travers le monde, l'orthodoxie avec le renversement de situation depuis 1989 où l'Eglise est devenue un pilier du pouvoir post communiste qui a largement financé la remise en état de son pa-

trimoine religieux immobilier, l'Islam avec sa division entre sunnites et chiïtes et ses manifestations fondamentalistes, l'hindouisme, qui bien qu'à l'origine de la sagesse bouddhiste et de la non-violence, a inspiré en Inde des manifestations meurtrières contre les musulmans, enfin le judaïsme toujours présent entre diaspora et Etat-nation.

La laïcité connaît donc de nouvelles frontières à cause du mouvement même des religions et des progrès de la démocratie dans des Etats nations qui se redéfinissent à travers la construction difficile de la gouvernance d'un monde interdépendant.

Ancien directeur de l'OCIFE (Office catholique d'information et d'initiative pour l'Europe), organisme créé par les jésuites à Strasbourg dès 1957, l'auteur nous parle avec une particulière compétence de l'évolution de la laïcité à travers l'unification laborieuse de l'Europe. Est décrit le contexte de l'élaboration de la charte des droits fondamentaux de l'Union européenne adoptée le 12 décembre 2007 qui traite de la « liberté de pensée, de conscience et de religion » en déclarant : « Toute personne a droit à la liberté de pensée, de conscience et de religion. Ce droit implique la liberté de changer de religion ou de conviction, ainsi que la liberté de manifester sa religion ou sa conviction individuellement ou collectivement, en public ou en privé, par le culte, l'enseignement, les pratiques et l'accomplissement des rites ».

Charentenay en conclut que « cette laïcité à l'europpéenne vient bousculer la France dans ses traditions. Elle propose une bonne synthèse entre le système français et allemand, des systèmes de séparation ou de coopération, pour entrer dans une laïcité de négociation

ouverte à toutes les réalités partagées par les Européens, y compris les réalités religieuses » (p. 205-206). Si le politique s'affranchit de la tutelle des Eglises, celles-ci interrogent donc les sociétés et les Etats à partir de leurs propres valeurs.

Dans un style simple et fluide, cet ouvrage apporte un précieux éclairage sur la question complexe et mal connue de la laïcité. On regrettera cependant l'absence d'un index onomastique qui permettrait au lecteur d'accéder rapidement aux nombreuses informations précises qu'il contient.

Hugues PUEL, o.p.

Les jeunes, l'école et la religion, sous la direction de Céline BERAUD et Jean-Paul WILLAIME, Bayard, 2009, 283 p., 19 €.



A l'origine de ce livre, une enquête européenne sur la religion dans l'enseignement. Une enquête, par questionnaires, entretiens semi-directifs et observations en classe, bien reçue, sauf de rares exceptions. Neuf sociologues et univer-

sitaires en rendent compte et développent une réflexion centrée sur le cas de la France. C'est l'occasion de faire un bilan de la mise en œuvre du rapport Debray de 2002, commandé par Jack Lang devant le constat de l'inculture des élèves sur les faits religieux.

Le cas français est unique en Europe : pas de cours spécifique, les faits religieux sont traités dans les différentes matières et considérés

comme des faits sociaux dans la neutralité de l'enseignant, alors que dans les autres pays, ils sont plutôt traités en dialogue avec les élèves. Toutefois les préconisations européennes recommandent une distanciation critique ainsi que la prise en compte de la diversité des religions et convictions non-religieuses.

L'enquête reflète la vision des adolescents sur la religion comme « une affaire privée », mais néanmoins « aidant à comprendre ce qui se passe dans le monde ». Moins souvent athées que leurs parents, plus souvent agnostiques et sans religion (presque un élève sur deux), ils restent « ouverts à une certaine forme de spiritualité ». L'islam, avec son impact médiatique, devient la religion de référence. Il y a « une islamisation de la représentation de la religion ». Laïcité, pour eux, n'évoque pas tant la neutralité de l'Etat que la liberté de conscience et l'égalité entre les religions. Ils ont intégré une éthique de la tolérance et de la libre discussion.

L'enseignement des faits religieux ne suscite ni intérêt particulier, ni opposition, sauf pour une petite minorité. Ils attendent de la part des enseignants neutralité et objectivité. Comprendre le message des différentes religions, oui, mais ne surtout pas être introduits à la foi. Cet enseignement suscite des échanges en classe. Beaucoup de stéréotypes et d'amalgames sont véhiculés, quand ce ne sont pas des négationnismes. Plutôt que de les prendre de front, un professeur peut avoir tendance à s'en tenir aux faits, aux chiffres, à mettre en avant les similitudes entre religions, au risque d'un certain irénisme et d'une vision relativiste.

Un chapitre traite de l'enseignement privé — dont on sait qu'il est à 95 % catholique. Dans l'attitude des élèves, il y a peu de différences. Un peu moins d'élèves se disent ici « sans reli-

gion » ; et la petite minorité de « pratiquants » est deux fois plus importante. Aux programmes publics s'ajoute ici en général une heure par semaine de « culture religieuse ».

Ce livre est ainsi un compte-rendu, sans découverte inattendue. Bien des questions abordées mériteraient un débat. Ce qui est dit essentiellement, c'est que le climat a changé ; les sujets religieux ne sont plus inabornables dans l'école laïque. Toutefois ne nous faisons pas d'illusion sur le niveau de culture religieuse apportée dans le cadre des programmes. Cela reste peu de choses.

A noter : dans l'enseignement privé juif (25 000 élèves en 2005), 93 % des élèves sont de religion juive et les cours obligatoires de religion occupent parfois jusqu'à 10 heures par semaine. On peut se demander, dès lors, si a encore un sens l'obligation faite à un établissement sous contrat (90 % le sont) de ne poser aucune condition de religion pour l'inscription des élèves.

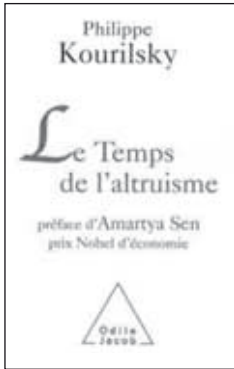
Guy de LONGEAUX

**Nous avons reçu à L & V
et nous vous signalons :**

Tangi CAVALIN, Charles SUAUD, Nathalie VIET-DEPAULE, dir., *De la subversion en religion*, Karthala, 312 p., 26 €. Comment la religion peut jouer comme force de changement face à l'ordre établi.

Matteo NICOLINI-ZANI, *Nos frères de Chine. Les communautés catholiques dans la Chine contemporaine*, Parole et Silence, 2010, 150 p., 13 €. Portrait de l'Eglise de Chine par un moine sinologue.

Philippe KOURILSKY, *Le temps de l'altruisme*, préface d'Amartya Sen, prix Nobel d'économie, Odile Jacob, 2009, 213 p., 21,90 €.



Cette étude d'une grande lisibilité pousse à l'éveil de la conscience universelle. Tout homme de bonne foi, qu'il soit croyant ou non-croyant, doit se sentir concerné et responsable du destin individuel et collectif de tous. La mondialisa-

tion l'exige. Le grand message de cette étude scientifique fondée sur le réel observé et analysé, optimiste dans le meilleur des cas, pessimiste autrement, pousse à l'action volontaire immédiate, dans l'urgence.

L'auteur défend l'idée d'un altruisme régulateur dans le monde, une « *altrui-mondialisation* », pour la fondation d'une « *citée des autres* » (p. 183). L'auteur distingue clairement l'altruisme qu'il promeut de la générosité qui arrivera en complément individuel. Il s'agit d'un acte conscient, de cette « *attention délibérée portée par un individu aux libertés individuelles de l'autre, avec l'intention délibérée de les défendre et de les accroître* » (p. 108). C'est dire à quel point l'action collective est engagée en profondeur. Elle implique un devoir imposé par la raison, qui s'associe aux libertés individuelles pour les dynamiser.

Une telle attitude consciente valorise une introspection rationnelle, vise le sens de la responsabilité, un questionnement éthique indispensable à l'action, dans la perspective d'un dialogue universel. Si la science produit du consensus, elle n'exclut nullement, au contrai-

re, les dimensions non rationnelles de l'homme. Loin de considérer l'altruisme comme une utopie, l'auteur revendique une *vision* d'avenir réaliste, non réductible à un simple concept. L'*homo oeconomicus* contemporain ne peut perdurer dans ses égoïsmes où l'amoralité, si proche de l'*immoralité* domine. Il va **devoir** intégrer l'altruisme. Les crises que nous vivons (climat, crise financière, pauvreté...) en induisent l'urgence. Notons la belle citation de B. Esamberg (p. 147) : le combat économique « *a transformé la planète en champ de bataille sans morale ni spiritualité [...] La planète a pris la route des choses oubliant celle de l'esprit* ».

Philippe Kourilsky se situe clairement dans une pensée libérale. Il reconnaît la valeur de l'intuition tout en démontrant le rôle nécessaire de la science qui crée le consensus, mais promeut l'échange dialogué à tous les niveaux, dans le cadre d'une démocratie participative. Il s'agit de promouvoir auprès des citoyens de notre planète (tout au moins à l'échelle d'un pays ou de l'Europe) leur devoir d'altruisme. Tout évolue dans le monde, même le génome humain. C'est ainsi qu'il convient de donner à l'altruisme la place qui lui revient, à la fois dans les sciences économiques et dans la théorie politique. Il peut ne pas y avoir de démocratie globale ; il y aura un « *espace démocratique global et virtuel* ».

Les chrétiens, quel que soit leur degré et leur sphère de responsabilités, peuvent se sentir appelés à soutenir par leur action cette analyse de l'altruisme, en mettant l'accent sur les problèmes sociaux pour plus d'équité. Ils pourront alors ajouter la générosité et la compassion qui correspondent à leur vocation : les deux pensées se complètent.

Olivier LONGUEIRA

Philosophie

Simone Weil, collectif sous la direction de Chantal DELSOL, coll. « Les Cahiers d'histoire de la philosophie », Cerf, 2009, 680 p., 48 €.



2009 a vu paraître nombre d'ouvrages sur Simone Weil, à l'occasion du centenaire de la naissance de cette philosophe, hors du commun par sa fidélité sans compromission à rechercher la vérité et sa position à la croisée des

chemins de la première moitié du XX^{ème} siècle. C'est ainsi que les éditions du Cerf poursuivent leur publication des « Cahiers d'Histoire de la Philosophie » par un opus sur Simone Weil. Selon le principe de la collection, sont réunis dans ce volume des articles inédits ou déjà parus des meilleurs spécialistes.

Chez Simone Weil, les écrits et la vie sont inséparables. Lire son œuvre demande de prendre connaissance des événements dont elle jaillit. Réciproquement, découvrir sa biographie n'a de sens que si l'on se réfère aux traces que ses cahiers ont laissées des réflexions qui l'ont habitée : seule l'idée, en effet, a ce pouvoir d'inspirer une exigence et une radicalité telles qu'on les retrouve dans les choix existentiels de cette jeune femme. Aussi est-il heureux que la diversité des auteurs, des approches et des thèmes des articles, nous mette en présence de la pensée vivante de cet auteur. Les divergences de position que l'on constate entre les articles sont elles-mêmes, en un sens, une fidélité à la pensée d'une philosophe morte trop jeune (à 34 ans) pour nous

avoir laissé une œuvre exempte de tensions internes, même si l'élan qui la suscite l'unifie.

Les articles sont organisés de façon à proposer un parcours cohérent à travers les principaux thèmes de l'œuvre laissée par la philosophe, quoique « dans la pensée organique de Simone Weil tout se [tienne], continuellement », comme l'a écrit Gabriella Fiori. Son article ouvre le recueil, comme une longue introduction fournie et détaillée. Philosophie, morale, politique, société, histoire, mystique, religion, poétique, ou encore articles transversaux : la richesse de la pensée de Simone Weil est patente !

Prenons par exemple le thème de l'attention. Un article est consacré à la seule étude de cette notion centrale, mais tous cependant l'évoquent d'une manière ou d'une autre. Tout d'abord, l'attention est la condition d'accès au « royaume de la vérité » : le réel ne peut être connu tel qu'il est que si l'on renonce à chercher à le faire correspondre à nos désirs. Ce renoncement, cet « arrachement » même, en un sens, lave le regard, le détourne de soi, le rend attentif à accueillir cela qui ne se prend pas, mais qui se donne, parce que nouveau par rapport à nous, et donc inimaginable, hors de nos prises toujours trop avides. La philosophie est alors à comprendre paradoxalement comme une discipline qui est « *exclusivement* en acte et pratique », selon une formule de Simone Weil dont le sens est déployé par l'article de Pascal David.

Cette disponibilité concerne ainsi tout autant le domaine de la philosophie que celui de la morale. Aussi, le « désir du bien » (titre de l'article précis de Miklos Vetö) est-il ce désir devenu attentif, qui a consenti à ne pas se tourner vers des biens particuliers. En effet,

quand nous désirons tel ou tel bien particulier, c'est toujours d'un mouvement qui vient de nous. Or, dans la philosophie de Simone Weil, un tel mouvement est opposé au bien, qui se donne comme Dieu au monde, en kénose. Aussi – et l'on est là à la jonction entre morale et religion – « l'attention, dans sa forme la plus haute, est prière », « constitue un lien direct avec Dieu », parce que Dieu est ce bien qui ne peut que se donner et non se prendre. Notons que la perspective pourrait être platonicienne : ce qu'on connaît est finalement corrélatif de la manière dont on cherche à connaître – et l'on se référera ici à l'article de Michel Narcy : Simone Weil assimile Platon tout en le transformant. L'attention est alors une conversion radicale, une « exposition à l'absolu » (Francis Jacques).

Il ne faut pas oublier la pensée politique et sociale par laquelle la philosophe fut d'abord connue après guerre (Camus édite et préface son ouvrage majeur et décisif, *L'Enracinement*). Et elle aussi traversée de cette exigence de l'attention. En effet, les maux contemporains, déracinement, oubli du passé, travail déshumanisant, démocratie qu'étudient à leur tour chacun des articles sur ce grand domaine de la pensée weilienne, ont tous un lien avec l'absence d'attention. Ainsi son projet pour une Europe d'après-guerre propose-t-il la « formation de l'attention » comme tâche centrale de la culture, puisque l'attention est la vertu principale de l'individu dans la société weilienne (Eric O. Springsted). De même, sauver le travail de sa dimension servile passe par l'exercice de l'attention propre à chaque activité, intellectuelle ou manuelle (Domenico Canciani).

Ainsi, ce volume dense, dont nous n'avons ici évoqué qu'un des thèmes transversaux,

peut-il être lu comme ouvrage de travail, en accompagnement des écrits de Simone Weil elle-même, ou comme une lecture d'introduction stimulante et précise. Certes, quelques articles ne nous ont pas paru suffisamment critiques dans leur examen, peut-être du fait de l'admiration que suscite inévitablement une telle personnalité humaine et intellectuelle – alors que d'autres sont admirables de justesse. Mais cet ouvrage est fidèle, comme un passage de témoins au lecteur, à ce qui est la fécondité propre de l'œuvre de Simone Weil : on ne peut pas ne pas être mis soi-même en route au contact d'une telle pensée.

Marie WALCKENAER

**Nous avons reçu à L & V
et nous vous signalons :**

Gaston PIETRI, *Qui est l'homme ?*, Salvator, 2010, 174 p., 17 €. Réflexion spirituelle sur les critères pour juger la réussite de la vie d'un homme.

André CANTIN, *Être est aimer*, t. 2, **La condition humaine**, Cerf, 2010, 110 p., 15 €. Suite de la réflexion amorcée avec *Partir en philosophie* sur le sens de la vie.

Mgr Renauld de DINECHIN, Charles MERCIER, Luc DUBRULLE, **Frédéric Ozanam**. *L'homme d'une promesse*, Desclée de Brouwer, 2010, 192 p., 18 €. Évocation de l'étudiant, de l'apôtre de la charité, de l'enseignant, et de l'homme social et politique.